



«IN MY HOUSE», PAR DIDIER LESTRADE



CE MOIS-CI, NOTRE CHRONIQUEUR NE LÂCHE PAS L'AFFAIRE ET REVIENT SUR UN CLASSIQUE PRÉCURSEUR. AVEC «GIVE ME YOUR LOVE», SYLVIA STRIPLIN POSAIT EN 1980 LES BASES SOPHISTIQUÉES DU MEILLEUR R'N'B DE LA DERNIÈRE DÉCENNIE.

Ça n'a pas tardé. À force de chroniquer les grands classiques, il y a toujours quelqu'un qui va vous dire : «C'est bien de parler de Sylvester, mais tu pourrais écrire sur Jomanda.» Dimitri a été le premier à me dire ça à Ballroom et je me suis trouvé à lui expliquer, à trois heures du matin, qu'il fallait penser aux jeunes de 20 ans qui méritent, eux aussi, de comprendre pourquoi *Night People*, de Lee Dorsey, est comparable au *I'll Be Around*, de Jimmy Scott. Mais je suis d'accord avec Dimitri, comme toujours, parce que ses mots sont dits avec la voix traînante d'un accent belge et que son mari nous regarde en rigolant en coin parce qu'ils se sont dit ça en lisant le dernier *Têtu* pendant le petit-déjeuner de la veille. Donc, *Give Me Your Love*, de Sylvia Striplin, est un disque rare, sorti en 1980, qu'une dizaine de personnes à peine ont acheté en France à l'époque. Sylvia, l'ancienne actrice de porno encouragée par le formidable Roy Ayers, est la femme d'un seul disque. Pratiquement. *Give Me Your Love* possédait un sous-entendu sexuel qui dépassait imperceptiblement la franchise des paroles de ses autres chansons. Elle est la digne héritière de Betty Davis, l'ancienne femme de Miles Davis, qui avait sorti en 1975 un album torride, *Nasty Gal* (Island), et qui avait tendance à témoigner des performances insatisfaisantes de son mari. Mais Sylvia Striplin a surtout réussi dans la complémentarité de son maxi qui est en fait un double face A qui n'ose dire son nom. *Give Me Your Love* est un morceau de funk disco midtempo d'une grande simplicité qui repose sur une section rythmique très efficace, avec une batterie et un *clapping* qui sont à la fois appuyés et légers. *You Can't Turn Me Away* est encore plus lent avec des basses en forme de bulles d'Obao et des claviers Fender Rhodes qui marquaient déjà la face précédente. Sylvia délivre une prestation vocale limpide, il n'y a pas une seconde de trop, il n'y a pas un seul son qui paraisse mal réglé et c'est le sortilège de ce disque : il vous fait danser, il vous rend heureux, mais il y a beaucoup d'air et d'espace entre chaque beat, c'est de la musique ventilée et parfaitement lubrifiée. D'où le lien avec

IL Y A BEAUCOUP D'AIR  
ET D'ESPACE ENTRE  
CHAQUE BEAT, C'EST DE  
LA MUSIQUE VENTILÉE  
ET PARFAITEMENT  
LUBRIFIÉE.

le porno. Sorti sur Melodic Records, le label new-yorkais de Roy Ayers, ce maxi s'est longtemps échangé à des sommes astronomiques avant de bénéficier d'un nouveau pressage. Il fait partie de ces objets qui prennent de la valeur avec les décennies, traversant une longue période de repos jusqu'au jour où une nouvelle génération de DJs en devient accro. La reconnaissance passera, inévitablement, par le sample. *Give Me Your Love* sera repris par Armand Van Helden dans *Full Moon* et *You Can't Turn Me Away* sera la base du très réussi *Get Money*, de Junior MAFIA featuring Lil'Kim & The Notorious BIG, avant de provoquer une avalanche d'apparitions dans des compilations (sur *Azuli*, *Strictly Rhythm*, etc.). En fait, ce maxi de Sylvia est l'ébauche clinquante du plus beau R'n'B de la dernière décennie. On retrouve son esprit dans les productions presque pop de Narada Michael Walden, comme l'adorable *I Love Your Smile*, de Shanice, remixé par Driza Bone (Motown, 1991). Quelques années plus tard, c'est Zhané qui va populariser à nouveau ce son qui entraînera un revival du funk sophistiqué porté par un essaim de disques fantastiques comme le *Shackles*, de Mary Mary (Columbia, 1999), *Dance Tonight*, de Lucy Pearl (Virgin, 2000) et *Heard It All Before*, de Sunshine Anderson (Atlantic, 2001). Il faut vraiment avoir connu le club londonien *Queer Nation* à la belle époque pour comprendre l'impact de ce groove noir sur la communauté gay, avec tous les symboles d'échanges physiques et culturels qui ont suivi. «*To take is not to give*», écrit William Shakespeare dans *Richard III* et Sylvia Striplin a donné quelque chose qui s'est dilué dans les petits gestes qui nourrissent ces clubs mixtes où les Noirs se sentent valorisés car ils sont au centre de tout et les Blancs se sentent flattés de côtoyer de si près une minorité qu'il est si difficile de rencontrer dans la vie de tous les jours – ou même sur les chats. Les codes de cette musique sont compréhensibles par nous parce qu'ils sont d'abord compris par les Noirs. Les gens ne sont pas égaux en tout, vous savez.